

tienne sans réclamations et sans murmure de la part de l'incrédulité. Son orgueil d'autant plus incurable que chez elle il s'identifie avec l'intelligence elle-même, ne lui permet pas de céder un triomphe qu'elle se promet depuis tant de siècles, et qui lui échappe toujours au moment où elle croit le tenir. Ouvrez les yeux, s'écrie-t-elle dans son délire, en nous présentant ses vaines et sèches élocubrations, ses lamentables et creux systèmes; réjouissez-vous, car ceci est la nourriture et la vie des esprits. Soyez heureux. Et les hommes, un moment séduits par d'éblouissantes promesses, portent avidement à leur bouche le fruit, doux quelquefois à leurs lèvres, mais qui doit les remplir d'amertume, et ils s'écrient dans leur tristesse: Nous avons goûté de votre fruit, et nous voilà plus affamés que jamais.

Qui pourrait compter le nombre de plans nouveaux que nous avons vus et que nous voyons successivement éclore pour le plus grand bien et pour la plus grande gloire de l'humanité? Durant les dernières années de la restauration, un jeune homme, frais sorti de rhétorique ou de philosophie, négligeait ses cours de droit ou de médecine pour brigner les honneurs d'une gloire facile, en abordant une tragédie ou un vaudeville, quelquefois en imprimant une innocente satire. Ces temps sont déjà loin de nous. Au spectacle d'une prospérité luxurieuse a succédé celui d'un mécontentement et d'un malaise universel. Les esprits les plus frivoles ont participé au mouvement général qui nous entraîne vers ce qui est grave et sérieux. Quelles que soient les causes des mécomptes qu'elle a éprouvés, et qu'il ne nous appartient pas de rechercher et de recapituler ici, la société souffre et se plaint. Après la manie des compositions dramatiques est née dans les rangs de la jeunesse la manie des réformes sociales, et il est peu d'hommes sachant passablement lire et écrire qui n'aient au moins, dans leur poche ou dans leur cerveau, une recette médicale pour la guérison politique et rationnelle de leurs semblables, un plan d'organisation infaillible pour reconstruire sur d'autres bases l'édifice dérépité et vermoulu de la société. A l'œuvre, à l'œuvre, vous tous guérisseurs et maçons philanthropes, sous quelque dénomination nouvelle ou ancienne que vous nous apparaissez; Chatellistes, Saint-Simoniens, Fourieristes, Egalitaires, Communistes, Utilitaires, Socialistes, Humanitaires, Possessionnaires, etc., etc. Hâtez-vous, et, achevant de nous démontrer de la manière la plus éclatante, votre impuissance radicale au moment même que l'empire du monde vient à vous être passagèrement livré par un secret et redoutable jugement d'en haut, ensevelissez vite dans les ténèbres votre réputation vouée désormais au ridicule, et laissez les peuples déçus par vos expériences qu'ils sont exposés malheureusement à payer par tant de sang et de larmes, supplier le Dieu des miséricordes que les temps de sa justice soient abrégés.

Une circonstance qui lui importe de remarquer dans les efforts multipliés des réformateurs de toute espèce, c'est que tous, presque sans exception, dans le but de

légitimer leurs prétentions, cherchent à s'appuyer sur les données de la philosophie, en ce qui se rapporte aux éléments constitutifs et aux besoins primordiaux de la nature humaine. L'incrédulité sceptique et railleuse du dix-huitième siècle, se préoccupant fort peu de ce qu'elle pouvait substituer aux ruines qu'elle entassait en riant, ne songea point à faire place nette, et nous savons bien ce qu'on y a voulu fonder! De nos jours, à la plaisanterie lourde et pédante de Bayle, qui prit sous la plume de plusieurs écrivains tristement célèbres une grâce et une légèreté cruelle, on a substitué l'observation froide et méthodique de Bacon. Au lieu des applaudissements et de la familiarité des grands seigneurs dont s'enivrait la vanité des littérateurs et des philosophes du siècle passé, nos auteurs, n'ayant plus la ressource, ou, si vous l'aimez mieux, affranchis de la nécessité de se prosterner devant les idoles descendues de leur piédestal, sollicitent la faveur du peuple souverain, et, comme l'instruction, bien ou mal ordonnée, a été versée sur la tête du peuple, pour nous servir d'une expression reçue, les courtisans de la puissance ont dû s'adresser dans leurs écrits à la raison, nous ne disons pas générale, mais à la raison commune. De là tous ces systèmes philosophiquement conçus ou donnés comme tels, dans lesquels on trouve le moyen de faire servir à une flatterie intéressée des calculs arides et des abstractions métaphysiques. Ne demandez pas si ces inventions de fraîche date reposent sur des fondements certains qui satisfassent et rassurent la raison de l'homme qui pense. De quel droit viendraient s'imposer à notre croyance et à notre soumission des systèmes qui n'ont, pour se recommander, ni l'appui d'une logique exacte, ni le crédit d'une autorité reconnue? — L'autorité! ils la renvoient aux peuples enfants, et toute fiers de s'être émancipés en secouant le joug de la tradition et de la foi, ils établissent leur intelligence privée seul juge des doctrines formulées publiquement par eux; comme si, en définitive, la décision générale qui parvient à s'affranchir des conditions de temps et d'espace, ne formait pas une autorité tout autrement imposante qu'un jugement individuel, de quelque part qu'il vienne, et n'établissait pas une présomption de vérité tout autrement précieuse! — La logique! mais elle doit reposer sur des faits et des principes, et quels faits, quels principes peuvent-ils invoquer pour soutenir leurs innovations téméraires? A qui apprendrons-nous que la philosophie, ou plutôt les philosophies de notre temps, comme les philosophies de tous temps, en sont encore à chercher une base sur laquelle elle se puisse associer? Dites-nous donc quelles vérités philosophiques ont été acquises depuis cinquante années, et démontrées plus péremptoirement que ne le fait l'immuable catholicisme? La physiologie et la psychologie s'enveloppent d'épaisses ténèbres; la morale inhabile à définir les véritables rapports de Dieu et des êtres créés, vacille et chancelle toujours sur ses fondements; aussi, quoique de contradictions entre les écrivains qui s'arrogent le droit de tracer sans l'intervention d'une autorité

humaine les limites du juste et de l'injuste! Les sciences physiques sont à peine sorties de l'état d'embryon, et ce qu'elles nous ont appris n'est du reste nullement propre à résoudre les difficultés qui s'élèvent dans le ressort de la pure intelligence. Dans le domaine de ces sciences elles-mêmes nous rencontrons à chaque instant des faits qui témoignent combien nous sommes loin de pouvoir déduire des premiers principes tout ce que renferment les cas les plus simples. Nous avons encore formulé très-peu de ces lois générales d'où se déduisent des inductions directes, et qui nous donnent les solutions des phénomènes physiques comme d'autant de problèmes dont nous avons les éléments.

Des sciences d'observation peuvent rendre cependant, et elles rendent en effet, un témoignage solennel à la religion, à mesure qu'elles s'éclaircissent et se développent. Qui peut aujourd'hui songer sans rire à la physique de Voltaire, qui se faisait de ses erreurs autant d'armes contre la révélation? Les accidents et les phénomènes dont il abusait pour ébranler la foi des faibles, aujourd'hui sont devenus des preuves irréfragables qui confirment le récit de la Genèse. L'ethnographie, l'ontologie, la géologie, en un mot toutes les branches de la science concertent, concourent, conspirent en faveur du catholicisme, et le croyant, rempli d'une consolation pieuse à la vue de cette masse de témoignages que toute la nature lui fournit à l'envi, remercie du fond de son cœur le Dieu qui l'a fait naître chrétien. Non, la religion de Jésus-Christ ne redoute pas la lumière; non, elle n'interdit pas l'étude de la science pratiquée avec l'humilité qui convient à celui qui a vu de près et qui connaît la faiblesse et les misères de l'humanité déchue. Le Dieu qui a fait l'intelligence de l'homme pour l'aider, le servir et l'adorer, ne lui interdit pas l'usage des nobles facultés dont il a doté son âme. Non, il n'est pas vrai, disait Herschell (1), que la science donne à ceux qui la cultivent une idée exagérée d'eux-mêmes, qu'elle les conduise à douter de l'immortalité de l'âme, à rejeter la révélation. Elle ne peut au contraire que produire un effet tout opposé. Les rapports de toute espèce qui jaillissent autour du véritable philosophe dans le cours de ces recherches, la place qu'il occupe dans l'échelle de la création, la conscience de sa faiblesse, celle de l'impuissance où il est de suspendre, de modifier même le plus léger mouvement de ce magnifique système qu'il cherche à pénétrer, ne peuvent manquer de le convaincre que l'humanité, l'espérance sont ce qui lui convient le mieux.

Nous avons insisté sur le peu de fonds que le philosophisme pouvait faire sur la science, parce que chacun sait combien sont arrogantes sous ce rapport les prétentions de l'incrédulité. Elle ose reprocher à la religion de commencer par exiger l'abnégation de la raison individuelle, et elle ne veut pas s'apercevoir que c'est sur elle-même que retombe de tout son poids cette accusation, lorsqu'elle s'épuise à

(1) Discours sur l'étude de la philosophie naturelle.